3

# Pages Canadiennes

---

# Legendes et Revenants

V. E. Dick.

*PREMIERE SÉRIE*

---

QUEBEC
L'IMPRIMERIE NATIONALE
317 ST-JOSEPH
1918

---

*Pages Canadiennes*

---

# Pages Canadiennes

---

# Legendes et Revenants

*PREMIERE SÉRIE*

---

QUEBEC
L'IMPRIMERIE NATIONALE
317 ST-JOSEPH
1918

---

# *Le Vol au Fantome*

---

# I

— Je te dis que c'en est un.
— Allons donc!
— J'en suis sûr.
— Impossible.
— Je l'ai vu de mes yeux.
— Vous avez mal vu.

— C'est-il pas **sacrant**!... j'ai mal vu!... Mais puisqu'il était derrière ma grange à minuit!

— Il n'était pas là, puisque Magloire Niquet, qui revenait de chez sa **blonde**, prétendit l'avoir rencontré au Détour de la rivière Sauteuse, à la même heure.

— C'est Magloire qui a la berlue. J'étais soûl, non-da.

— Dame... ça peut arriver à tout le monde.

— Merci, mon garçon: tu es poli, toi, avec tes suppositions.

— Je voulais rire, père Nolet..

— C'est ça... En jouant les chiens mordent. Enfin, n'empêche! Je répète tout de même que je l'ai vu hier, à minuit, derrière mes bâtiments. Il était blanc de la tête aux pieds, et m'a paru long comme une pagée de clôture.

— Tant que ça?

— Si je me trompe, c'est en moins.

— Hum! et vous avez eu peur?

— Un peu, mon gars. J'aurais voulu t'y voir.

— Oh! moi, vous savez bien que je ne crois pas aux revenants, et que, par conséquent, il leur est défendu de se montrer quand j'y suis.

— Ris tant que ça te plaira,

Prosper Gagnon. Depuis que tu as usé le fond de tes culottes sur les bancs du séminaire, tu ne crois plus à rien.

— Pas à vos histoires de fantômes, du moins.

— On verra ça, mon petit. Le père Nolet n'est pas si sot qu'il en a l'air.

Et le bonhomme, rajustant d'un coup de poing son bonnet de laine, se mit à bourrer sa pipe avec humeur.

———

## II

Cette conversation avait lieu dans une maison d'**habitant** de la petite paroisse de... Vide-Poche — laquelle ne se trouve pas à cent lieues de Québec, il s'en faut de beaucoup.

Les deux interlocuteurs — un petit vieux à l'air chafouin et un robuste jeune homme en costume de paysan aisé — se tenaient dans la cuisine, près d'un grand poêle de fonte qui ronflait joyeusement comme en plein hiver, bien qu'on ne fût encore qu'au mois de novembre.

C'est qu'il faisait au-dehors une jolie brise de nord-est tout imprégnée d'embruns, et qu'à

cette époque de l'année, les vents humides ne sont pas précisément chauds.

Sept heures du soir venaient de sonner. Une grosse fille à mine réjouie achevait de laver la vaisselle du souper; la mère Nolet tricotait dans son coin favori, et les garçons étaient sortis aussitôt après le repas pour mettre la dernière main au ménage de la grange.

Par conséquent, le voisin Prosper, arrivé depuis une demi-heure, faisait seul les frais de la conversation avec le père Nolet, en attendant les **veilleux** habituels, qui ne pouvaient tarder.

Il ne faut pas parler des deux autres personnages, la mère et la fille, attendu que la première passait sa vie à soupirer, sans qu'on ait jamais pu savoir pourquoi ,et

que la seconde ne savait que rire à tous propos et hors de propos.

Mais parlons du voisin Prosper et disons de suite que ce voisin-là — en gourmet qui avait mangé du latin et bu du grec — n'avalait plus qu'avec une extrême circonspection les contes bleus qui courent les campagnes et sont la joie des veillées d'hiver.

Un savant qui avait fait sa quatrième, songez-y donc!

Aussi venons-nous de l'entendre gouailler sans cérémonie ce pauvre père Nolet, en train de lui ingurgiter une nouvelle histoire de revenant.

---

## III

Pourtant, en voyant la mine renfrognée du bonhomme, il se repentit un peu d'avoir ainsi heurté de front une croyance générale dans la paroïsse.

— Voyons, père Nolet, dit-il, il ne faut pas me bouder parce que je ne crois pas les yeux fermés à votre fantôme. Parlons-en plutôt.

— A quoi bon ?

— A me renseigner, à me persuader.

— C'est que je n'y tiens pas, vois-tu. Vous autres, jeunes gens éduqués, vous vous croyez plus fins que les anciens, mais vous avez encore des croûtes à

manger avant de savoir ce qu'ils savent...

— D'accord.

— Et de voir ce qu'ils ont vu.

— C'est vrai.

— Eh bien! alors, quand je te dis que j'ai vu un revenant la nuit dernière, pourquoi rire?

— Parce que je n'y crois pas, aux revenants. Ma raison se refuse à admettre leur existence. Allons, père Nolet, pensez-vous que les morts n'ont pas autre chose à faire qu'à se promener, comme ça, par les nuits froides, dans nos pauvres campagnes?

Le père Nolet fit entendre un petit rire moqueur.

— Voilà pourquoi, sans doute, dit-il, depuis huit jours on en voit un qui se lamente tantôt ici, tantôt là, du moment que sonne minuit.

— Le vôtre se lamentait donc? demande Prosper, renonçant à désabuser le bonhomme.

— S'il se lamentait?... Un peu, mon garçon, à preuve que les dents me claquaient dans la bouche.

— Que disait-il?

— Ce qu'il disait?... Ah! dame... c'est que je n'étais guère en état de comprendre... Pourtant, j'ai cru saisir: "Pitié mon frère! une aumône pour racheter ma pauvre âme!... Je lui ai jeté tout ce que j'avais dans me poche, et j'ai pris ma course. Voilà.

Prosper eut bien envie de rire aux éclats; mais il se contint, dans la crainte d'exaspérer le bonhomme, et se contenta de hausser les ép ules.

En ce moment, d'ailleurs, un.

bruit de bottes sauvages battant la chamade devant la porte annonça l'arrivée des veilleux.

---

## IV

Ils étaient cinq ou six et paraissaient violemment excités. Magloire Niquet tenait la tête. C'est lui aussi qui parlait au moment où la petite troupe entra. Son grand corps maigre se penchait au-dessus de ses compagnons, comme pour les magnétiser, et ses gros yeux sembla lancer des étincelles.

Pour dire la vérité, ce Magloire Niquet n'avait pas une trop bonne figure, avec sa tignasse ébourriffée et son nez en bec d'oiseau de proie. On le craignait vaguement, bien qu'il n'eût jamais fait de mal à personne, et sa liaison avec la fille au père Fa-

gnan, la grande Hortense, ne contribuait pas peu à le faire redouter.

Le père Fagnan passait pour un peu sorcier. Il demeurait seul avec Hortense en plein bois, à une dizaine d'arpents plus loin que le Détour de la rivière Sauteuse. Or, ce que les bonnes gens de Vide-Poche appelaient le **Détour de la Sauteuse** était une gorge profonde, fortement boisée, et au fond de laquelle la petite rivière coulait en torrent, bondissant d'une cascade à l'autre.

Ce bout de paysage, charmant le jour, empruntait aux vagues clartés de la nuit je ne sais quel caractère étrange et mystérieux qui impressionnait fort les imaginations superstitueuses de l'endroit. On ne s'en approchait, après le soleil coucher, qu'à son

corps défendant. Ce qui n'empêchait pas maître Niquet d'y passer tous les soirs que le bon Dieu amenait pour aller voir Hortense.

Depuis plusieurs années déjà, ce manège durait sans interruption et sans amener de résultats; mais enfin, disait la rumeur, les deux amoureux allaient bientôt se marier, au grand soulagement de tout le monde, que la folle témérité de Magloire énervait.

L'obstacle, disait encore la rumeur, était venu du père Fagnan — lequel ne connaissant à Niquet d'autre état que celui de chasseur et de coureur de bois, lui avait obstinément refusé sa fille, jusqu'à ce que notre amoureux eût amassé un sac d'écus.

Or, il paraît que Magloire avait

satisfait à cette exigence, ou était sur le point de le faire, car il ne se gênait nullement d'annoncer partout son futur mariage.

Où diable, se disait-on, Magloire Niquet a-t-il pu pêcher ses écus, lui qui passe son temps à flâner?

C'est ce que les bonnes gens de Vide-Poche n'allaient pas tarder savoir.

——

## V

— Bonsoir, père Nolet et la compagnie, dirent les veilleux en franchissant la porte.

— Bonsoir, asseyez-vous, répondit le bonhomme, en se levant à demi.

— Pas avant de savoir si c'est vrai, père Nolet... repartit Magloire Niquet, qui s'avança près du poêle.

— Oui, mon garçon, c'est vrai.
— Vous l'avez vu?
— Comme je te vois.
— A quelle heure?
— A minuit sonnant.

Magloire se retourna vers ses compagnons:

— Quand je vous le disais!

Les veilleux s'entre-regardèrent avec effroi.

Niquet reprit:

— Père Nolet, la chose est grave, car moi aussi j'ai vu un fantôme à peu près vers cette heure-là. Il était debout sur la pointe du rocher qui domine la plus grosse chûte de la Sauteuse, en plein Détour. Il était enveloppé dans un grand suaire blanc et m'a paru si long, si long... que c'est à peine si je voyais ses yeux qui flambaient comme des tisons.

— Brrrrrou! fit-on, à la ronde.

— Comme le mien!... et c'est le même! murmura le père Nolet.

— Hein ... vous dites?... demanda Magloire.

— Je dis que ton fantôme et le mien ne font qu'un... à moins — ce qui est bien possible — que

tous les gens de l'autre monde ne se ressemblent.

— Pour ça, non... car il y en a des petits et des grands, bien sûr.

— Qu'en sais-tu?

— Je l'ai entendu dire.

— Au fait, pourquoi pas? Mais laissons cela et raconte-nous un peu ce qui t'est arrivé.

— Voilà! fit Magloire qui semblait ne pas demander mieux, et s'installa à cheval sur une chaise. Je revenais de chez ma future, la grande Hortense, comme vous savez. Il pouvait être environ minuit moins cinq ou dix. La nuit était belle, quoique un peu noire. Un coin de lune de temps à autre, avec une dizaine d'étoiles dans les déchirures des nuages... j'en avais tout plein pour me guider. On connait le

chemin qui mène chez mamezelle Hortense Fagnan, Dieu merci.

— Abrège, Magloire, abrège.

— Ça va y être, père Nolet; prenez patience. Je marchais donc bon pas et je m'engageai bientôt dans le petit bois du Détour. Tout à coup, flac! me voilà arrêté; les jambes me manquent; pas moyen de faire un pas de plus... Je crois avoir vu une vision; j'écarquille les yeux; je me pince; je me raidis...... Ouache pas d'affaire. Je vois toujours la même chose à la même place, c'est-à-dire un fantôme blanc, haut comme un moyen sapin ,et perché sur le bord de la crevasse où mugit la Sauteuse.. La peur me prend... je m'évanouis un peu, mais pas assez cependant pour tomber. Comme j'avais fermé les yeux, j'en ris-

que un: le spectre est toujours là!... Hum! Hum! je m'essuie le visage avec la manche de mon capot: me voilà mieux. J'ose alors regarder le fantôme en face, et je me flanque deux bonnes gifles pour m'exciter la bile...

—Abrège donc, Magloire; jamais tu n'arriveras.

— J'y suis: minute! Tout à coup, qu'est-ce que je vois?... Mon coquin de revenant qui me fait signe d'approcher, avec son grand bras maigre! Ah! Seigneur! la colique m'empoigne pour de bon; mais que faire!... Me sauver?... pas si fou: il m'aurait mis la main au collet en deux enjambées! Je me risque donc et j'avance, j'avance doucement, à petits pas, sans faire de bruit.....

— Plus vite, Magloire, plus vite.

— Ouache! comme vous allez vous autres! J'aurais bien voulu vous y voir... Plus vite, hum! c'est qu'on a les jambes faibles, tenez, sur le coup de minuit, dans un endroit écarté et seul en présence d'un échappé du purgatoire.

— Tu te trompes; ce n'est pas ça...

— Je vous dis que oui, moi. Enfin, n'importe, continuons. A force de mettre mes pieds l'un devant l'autre, je me trouve arrivé à une demi-toise de mon homme... de mon fantôme, je veux dire. Inutile d'ajouter que je suis plus mort que vif et que les coliques me coupent en deux. Pourtant, je ne suis pas peureux de mon naturel.

— C'est vrai, ça! murmurèrent les auditeurs.

— Que voulez-vous, ça! Chacun a ses petites faiblesses à de certaines heures. J'en étais là.

— Tu en étais à ce que le fantôme allait te dire! interrompit avec impatience le père Nolet.

— Ça va venir. Laissez-moi au moins le temps de l'aveindre de mon gosier. Voilà. Une voix creuse se fit alors entendre. Elle semblait sortir des entrailles du rocher: "La charité, mon frère! disait la voix; une aumône pour racheter ma pauvre âme!"

— C'est lui! C'est le même, interrompit de nouveau le père Nolet.

Magloire continua, comme s'il n'eût pas entendu:

— La charité? que je lui répondis, mais je n'ai pas le sou!

mon pauvre revenant. — Tu n'a pas d'argent... Ecoute alors, c je te tiendrai quitte de l'aumôn que tu me dois, si tu fais ce qu je vas te dire. Voilà dix ans qu je suis mort et que je langui dans les flammes du purgatoir pour avoir volé la fabrique d Vide-Poche. Un sacrilège, hé las! J'ai encore dix ans à faire Mais mon St. Patron a obtenu du bon Dieu que je descendrais sur la terre tous les mois de novembre pour amasser la somme que j'ai volée autrefois. Cette somme est de deux cents piastres...

Laisserez-vous, chrétiens de Vide-Poche, un de vos frères se consumer dans la plus horrible des agonies pour une bagatelle semblable? — Oh! non, assurément, pauvre âme que vous êtes! que je m'écriai en pleurant presque.

— Eh bien! mon bon frère, acheva le fantôme, demande à ceux qui furent mes amis quand j'habitais cette vallée de larmes de venir vendredi prochain, à l'heure de minuit, déposer leur offrande dans le trou que tu vois là, à ma gauche, entre ces deux rochers près desquels bouillonne la Sauteuse. Je prierai pour eux quand je serai dans le ciel.

Je m'approchai et me penchai au-dessus du ravin pour voir l'endroit désigné par le fantôme. Je le reconnus aisément. C'est un trou profond, presque toujours à sec qui s'ouvre au pied de l'escarpement où se brise la rivière. Tout en me relevant, je faisais la réflexion qu'un habitant de l'autre monde était seul capable d'aller prendre là les offrandes qu'on y jettait, lorsque je m'a-

perçus que le fantôme avait disparu... Je crus même voir son long vêtement blanc flotter entre deux nuages, puis s'évanouir dans le vosinage des étoiles.

Je n'ai pas besoin de vous dire si je me hâtai de descendre aux maisons. Je courus comme un dératé, sans regarder en arrière, de peur d'apercevoir le grand corps de mon spectre, emboîtant tranquillement le pas pour me rattrapper.

En finissant ces mots, Magloire Niquet se leva.

— Voilà, père Nolet et la compagnie, dit-il, ce que j'avais à vous confier. Agissez comme il vous plaira, mais mon devoir était de vous rapporter les paroles du fantôme. Je vous laisse pour continuer ma tâche. Bonsoir.

Et il sortit avant que personne ne fût revenu de la stupeur causée par son étrange histoire.

Quand la porte se fut refermée sur Niquet, les veilleux regardèrent tous le maître de la maison.

— Eh bien! père Nolet?... firent-ils.

— Mes enfants, répondit gravement le bonhomme, il faut aller au Détour à l'heure fixée par le fantôme... Il faut racheter cette pauvre âme!

— On ira! on ira! s'écrièrent les veilleux.

— Moi aussi, j'irai! dit Prosper Gagnon, qui n'avait pas soufflé mot depuis longtemps, mais ce sera pour vous faire assister à une jolie fin de cinquième acte dans la comédie qui se joue .

Les veilleux comprirent-ils la métaphore de l'ex-élève de qua-

trième ?

Il est probable que non, car ils se reprirent à parler fantômes et revenants comme de plus belle.

On se sépara fort tard dans la soirée.

---

# VI

A six jours de là — c'est-à-dire le vendredi suivant — quelques minutes avant minuit, un étrange spectacle pouvait être vu sur une des rives de la Sauteuse.

C'était une longue file d'hommes, de femmes et même d'enfants qui se glissait dans l'obscurité de la nuit, à peine combattue de temps à autre par un maigre rayon de lune. Parmi ces gens, il y en avait une bonne moitié qui pliaient sous des fardeaux de diverse nature... Les uns portaient des poches, les autres des quartiers de viande, d'autres des pains de froment,

d'autres encore de la galette, d'autres enfin des légumes crus et divers articles difficiles à inventorier.

La procession marchait en silence, se dirigeant vers le Détour de la Sauteuse. Un homme tenait la tête: c'était le père Nolet.

Arrivé à un petit bois où la rivière fait un coude et où le terrain commence à s'accidenter, la procession s'arrêta.

Un homme seul continua d'avancer et s'engagea timidement sous le couvert des sapins: cet homme était encore le père Nolet.

Il revint au bout de cinq minutes.

— Marchez, dit-il, mais un à un ... et pas un mot.

La voix du bonhomme tremblait et ses jambes flageolaient.

Ce que voyant et entendant, la foule hésita, mais lui:

— Minuit va sonner: dépêchez-vous donc!... Voulez-vous faire un malheur?

La foule n'hésita plus et s'ébranla sur toute la ligne. Les derniers poussaient les premiers, si bien que la tête de la colonne déboucha en peu de temps sur une sorte de plateau rocheux dans les entrailles duquel la rivière avait creusé son lit. On l'entendait mugir à quelques perches de là.

Rien d'extraordinaire sur le plateau... Les grands sapins qui lui servent de bordure se balancent mollement, effleurés par une brise légère. L'extrémité inférieure de leur tronc se dessine à peine dans l'ombre plus épaisse..

On dirait la colonnade de quelque palais enchanté.

Tout à coup un timbre lointain sonne lentement les douze coups de minuit. . . et il arrive une chose effrayante: les grands sapins semblent s'écarter et le fantôme surgit!

A cette apparition, bien qu'elle soit prévue et . . . espérée, la foule s'écrase, s'affaise contre terre. Un sourd murmure de terreur s'exhale de tous ces corps prosternés, et le fantôme peut majestueusement prendre place sur la pointe de son rocher, sans qu'on le voit se mouvoir.

Cependant, un homme se relève le premier: c'est toujours l'intrépide père Nolet. Il s'avance en titubant de peur. Arrivé à dix pas de l'apparition, il ôte son bonnet, s'incline jusqu'à terre et se dirige vers le bord de l'escarpement indiqué par Magloire Ni-

quet. Là il tire de sa poche un rouleau d'écus et le laisse tomber dans le trou béant qu'il devine plutôt qu'il ne voit.

Puis il se retire humblement.

Tout le monde en fait autant, d'abord ceux qui ne **portaient rien,** puis les autres que nous avons vus pliant sous leurs étranges fardeaux.

A chaque aumône déposée en lieu sûr, le fantône s'incline poliment. On jurerait qu'il sourit, le brave mort, tant il parait aise de l'empressement de ses amis terrestres.

Cependant, le défilé tire à sa fin... Il reste à peine quelques retardataires que la peur a retenus jusque-là, mais qui s'avancent enfin.

L'apparition est de plus en plus gracieuse; elle plie sa lon-

gue échine avec une désinvolture!... Jamais on ne vit fantôme plus guilleret. N'était le décorum que doit garder tout revenant qui se respecte, il se frotterait les mains, j'en suis sûr, comme un marchand de pâte à razoir qui fait recette. Mais il faut de la tenue: mort exige!

Tout à coup, une étrange rumeur parcourt les rangs de la procession comme un courant électrique. Prosper Gagnon, qui se trouvait avec les autres, vient de disparaître... Il s'est sauvé, sans nul doute... Il a eu peur, l'incrédule: le spectre est vengé! Les voilà bien, ces esprits forts qui ne croient à rien: le verbe haut quand ils sont loin, le caquet bas quand ils sont près.

Telles sont les réflexions de tout le monde, et surtout du pè-

re Nolet, lorsqu'une terrible diversion vient en changer le cours et porter à son comble l'épouvante des assistants...

Prosper Gagnon lui-même débouche de la forêt en arrière du fantôme et marche rapidement sur lui. Il tient à la main une longue gaule, qu'il brandit d'une manière des plus significatives..

Un même cri étouffé jaillit de toutes les poitrines et avertit le revenant que quelque chose d'insolite se passe derrière lui...

Il se retourne, mais trop tard, la gaule de Prosper s'est abattue sur ses épaules... un craquement s'est fait entendre et la moitié supérieure du pauvre fantôme s'est détachée du reste du corps pour aller tomber, avec le linceul qui la drapait, à vingt pieds plus loin.

L'autre moitié est restée debout, intacte mais ahurie au possible; c'est l'aimable et maigre personne de Magloire Niquet!

Pendant que chacun semble frappé de stupeur, la voix de Prosper Gagnon s'élève, railleuse:

— Eh bien! bonnes gens de Vide-Poche, je vous avais promis un dénoument à la comédie du fantôme, que dites-vous de celui-ci?

Puis se tournant vers Niquet toujours immobile et piteux:

— Excuse-moi, Magloire; je ne t'ai pas touché, au moins?

— Non... murmura celui-ci, mais... une si belle industrie éventée! manquée!... Allons, il est écrit que je n'épouserai pas Hortense!

— Au contraire, garde tout ce

butin et marie-toi: tu l'as bien gagné. Aussi bien, il serait difficile d'aller reprendre ce qu'on vient de jeter dans ce précipcie...

— Je m'en charge! cria l'ex-fantôme, en exécutant sur son rocher une série de folles gambades.

.......................... .....

Les bonnes gens de Vide-Poche retournèrent piteusement chez eux, jurant mais un peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus.

Je ne vous conseille pas d'aller leur parler fantômes ou revenants, si vous tenez à être bien reçus.

**Château-Richer nov. 1879.**

—V.-Eugène Dick

*Une Histoire*
*de Loup Garou*

Pipes, calumets, brûle-gueules et blagues à tabac sortirent simultanément de toutes les poches, et ce fut enveloppé, comme Jupiter tonnant, d'un nuage de fumée, qu'Antoine Bouet, le beau parleur, commença son récit:

Jean Plante, de l'Argentenay (*), dit-il, était comme Ambroise Campagna: il ne croyait pas aux loups-garous, il riait des revenants, il se moquait des sorts. Quand on en parlait devant lui, il ne manquait jamais de dire avec un gros ricanement:

—Je voudrais bien en rencontrer de vos revenants ou de vos

---

(*) La partie nord de la paroisse de St-François— laquelle forme la pointe orientale de l'île d'Orléans, près de Québec.

loups-garous; c'est moi qui vous l'arrangerais de la belle manière !

Propos invonvenants, vous l'avouerez, et qu'on ne devrait rencontrer dans la bouche d'un chrétien qui respecte les secrets du bon Dieu !—Ne vas pas croire au moins, Ambroise, que je dis ça pour toi. Je parle en général.

Il faut vous dire que Jean Plante vivait alors—il y a de ça une vingtaine d'années—dans un vieux moulin à farine situé en bas des côtes de l'Argentenay, à pas moins de dix arpents de la plus proche habitation. Il avait avec lui, pendant le jour, son jeune frère Thomas pour lui aider à faire les **moulanges**; mais, la nuit, il couchait tout fin seul au second étage.

C'est qu'il n'était pas peureux,

Jean, et qu'on aurait bien couru toute l'île avant de trouver son pareil !

Il était, en outre de ça, pas mal ivrogne, et colère en diable quand il se trouvait **chaud**— ce qui lui arrivait sept jours sur huit. Dans cet état, je vous assure qu'il ne faisait pas bon le regarder de travers ou lui dire un mot plus haut que l'autre: le méchant homme était capable de vous flanquer un coup de la grande faux que l'on voyait toujours accrochée près de son lit.

Or, il arriva qu'une après-midi où Jean Plante avait levé le coude un nombre incalculable de fois, un **quêteux** se présenta au moulin et lui demanda la charité pour l'amour du bon Dieu.

—La charité, fainéant ?.. attends un peu, je vas te la faire,

la charité ! cria Jean Plante, qui courut sur le pauvre homme et lui donna un grand coup de pied dans le derrière.

Le quêteux ne dit pas mot, mais il braqua sur le meunier une paire de z'**yeux** qui aurait dû le faire réfléchir. Puis il descendit tranquillement l'escalier et s'en alla.

Au pied de la côte du moulin, le quêteux rencontra Thomas qui arrivait avec une charge d'avoine.

—La charité, pour l'amour du bon Dieu ? demanda-t-il poliment, en ôtant son vieux chapeau.

—Vas au diable: j'ai pas le temps ! répondit durement Thomas, qui se mit à fouetter ses boeufs.

Comme tout à l'heure, le quê-

teux ne souffla mot, mais il étendit lentement sa main droite du côté du moulin, disparut au milieu des arbres.

Ici, le narrateur fit une pause habile pour exciter davantage la curiosité de son auditoire, lequel, pourtant, suspendu aux lèvres d'Antoine Bouet, n'avait pas besoin de cet aiguillon. Puis il secoua la cendre de sa pipe sur son pouce et reprit:

Le quêteux n'avait pas plus tôt fait ce geste que, cric! crac! le moulin s'arrêta net.

Jean lâcha un juron et s'en fût voir ce qu'il y avait. Mais il eut beau examiner la grand'roue, les courroies, les petites roues d'engrenage et tout le bataclan....' rien. Tout paraissait en ordre. L'eau ne manquait pas non plus.

Il appela son frère:

—Hé! Thomas ?

—Ensuite ?

—Le moulin est arrêté.

—Je le vois bien.

—De quoi est-ce que ça dépend !

—J'en sais rien.

—Comment, t'en sais rien ! Mais, c'est qu'il faut le savoir, mon garçon !

—C'est pas mon affaire à moi. Regarde ce qu'il a, ton moulin.

—Ah! ah! c'est pas ton affaire !...On va voir ça, mon petit. Rempoche-moi un peu d'avoine que tu viens de vider dans la moulange: il y a des pierres dedans, je le gagerais.

—Y a pas de cailloux dans mon avoine. Je les aurais vus, je suppose.

—T'as pas la vue bonne aujourd'hui. Rempoche tout de sui-

te, ou sinon....

—Viens-y donc pour voir ! répliqua aigrement Thomas. Mais il n'eût pas plus tôt aperçu les yeux gris, tout pleins d'étincelles, de son frère Jean, qu'il se baissa immédiatement et se mit en devoir de vider le grand entonnoir où, comme vous le savez, se jette le grain destiné à être moulu.

La meule se trouva à découvert.

Jean se baissa à son tour, tâta, palpa, et fit toutes les simagrés imaginables....

Rien.

—C'est pas mal drôle tout de même, cette affaire-là, marmotta-t-il entre ses dents: tout est en ordre, et cependant, le moulin ne veut pas marcher.

—Je sais ce que c'est! fit tout

à coup Thomas, en se frappant le front.

—Si tu le sais, dis-le donc, imbécile.

—C'est le maudit quêteux de tout à l'heure qui lui a jeté un sort.

—Cré bête ! tiens, v'là où je les loge, moi, les sorts, ricana Jean Plante, en allongeant à son frère un maître coup de pied.

Ce pauvre Thomas, il en souleva de terre et alla retomber sur les mains à dix pieds plus loin.

Quand il se releva, il était bleu de colère et il courut tout droit sur Jean. Mais le meunier, qui pouvait en rosser une demi-douzaine comme celui-là, lui prit les poignets et l'arrêta court.

—Halte-là ! mon gars, dit-il; on ne lève pas la main sur Jean Plante, ou il en cuit.

Thomas vit bien qu'il était pas le plus fort. Il ne répondit point, et, pleurant de rage, il alla ramasser san chapeau. Puis il sortit en montrant le poing à son frère et en lui disant d'un ton de menace:

—Quand tu me reverras !....

Jean resta donc seul.

Tout le reste de l'après-midi, il l'employa à essayer de faire marcher son moulin; mais bernique! la grand'roue faisait un tour, puis crac! la mécanique s'arrêtait net.

—On verra demain ce qui l'empêche d'aller se dit à la fin Jean Plante. En attendant, **fêtons**, puisqu'il n'y a pas autre chose à faire.

Et notre homme installa sa cruche sur la table et se mit à boire que c'était une bénédiction.

Un verre.. de rhum n'attendait pas l'autre, si bien qu'à minuit, il était saoûl comme trois cent mille Polonais.

Il songea alors à se coucher.

C'est une chose facile à faire quand on est à jeun et qu'un bon lit nous attend; mais, lorsque les jambes refusent le service, il faut s'y prendre à plusieurs fois avant de réussir. Or, cette nuit-à, le meunier avait les siennes molles comme de la laine Il se cognait à tous les meubles et prenait des embardés qui l'éloignaient toujours de sa paillasse.

Finalement, il se fâcha.

—Ah! ça! dit-il en se disposant à essayer une dernière fois, de ce coup-là je me lance pour la mort ou pour la vie.

Et il prit son élan, les bras en avant .Mais ce ne fut pas sa cou-

chette qu'il atteignit: ce fut la porte de l'escalier qui était restée ouverte.

Jean roula jusqu'en bas comme un paquet de linge, et se trouva dehors, à la belle-étoile.

Essayer de remonter ? impossible. Il fallut donc passer la nuit là, au beau milieu du bois et avec la terre dure pour paillasse.

Aussi, quoique saoûl, Jean ne put fermer l'oeil. Il s'amusa à compter les étoiles et à voir les nuages glisser sur la lune.

Vers environ deux heures du matin, un grand vent de nord s'éleva qui, s'engouffrant dans la cage de l'escalier, éteignit la chandelle restée allumée dans le moulin.

—Merci, monsieur le vent, dit Jean Plante: vous êtes plus ménager que moi, vous soufflez ma

chandelle.

Et il se mit à ricaner. Mais son plaisir ne dura pas longtemps.

La lumière reparut au bout de cinq minutes, et, pendant une bonne heure, elle se promena d'une fenêtre à l'autre, comme si une main invisible l'eût fait marcher. En même temps, il arrivait de l'intérieur du moulin des bruits de chaînes, des gémissements, des cris étouffés, que c'était à faire dresser les cheveux sur une tête chauve et à croire que tous les diables d'enfer faisaient sabbat là-dedans. Puis quand ce tapage effrayant eût cessé, ce fut autre chose. Des feux-follets bleus, verts, rouges se mirent à danser et courir sur le toit, d'un pignon à l'autre. Il y en eut même qui vinrent effleu-

rer la figure du pauvre ivrogne au point qu'ils lui roussirent un peu la chevelure et la barbe. Enfin, pour combler la mesure, une espèce de grand chien à poil roux, haut de trois pieds au moins, rôdait au milieu des arbres, s'arrêtant parfois et dardant sur le meunier deux gros yeux qui brillaient comme des charbons enflammés.

Jean Plante avait froid dans le dos et les cheveux droit à pic sur la tête comme des broches à tricoter.

Il essaya plusieurs fois de se relever pour prendre sa course vers les maisons; mais la terreur le paralysait autant que l'ivresse, et il ne put en venir à bout qu'au petit jour, alors que toutes les épouvantes de la nuit avaient disparu.

Avec la clarté, Jean retrouva son courage et se moqua de ce qu'il avait vu. Pourtant, il lui restait une certaine **souleur** qui l'empêcha d'abord d'en rire bien franchement. Mais il n'eut pas plus tôt lampé deux ou trois bons verres, qu'il redevint gouailleur comme la veille et se mit à défier tous les revenants et tous les loups-garous du monde de venir lui faire peur.

La journée se passa en essais inutiles pour faire repartir le moulin. Il était ensorcellé tout de bon, car il n'y eut pas tant seulement moyen de lui faire faire de suite deux tours de roue.

Jean vit approcher le soir avec une certaine défiance. Il avait beau se dire qu'il avait rêvé la nuit précédente.... son esprit n'était pas en repos. Mais, com-

me l'orgueil l'empêchait de monter aux maisons où l'on n'aurait pas manqué de le rallier, il coucha bravement au moulin— non toutefois sans avoir soigneusement fermé portes et fenêtres.

Tout alla bien jusqu'à minuit.

Jean se flattait que les scènes de la veille ne se renouvelleraient pas, et qu'il pouvait compter sur un bon somme. Mais, ding ! ding ! le douzième tintement de l'horloge n'avait pas fini de résonner, que le tapage recommença. Pan ! un coup de poing ici; boum ! un coup de pied là.... puis des lamentations !.... puis des grincements de chaînes !... puis des éclats de rires.... des chuchotements.... des lueurs soudaines....des souffles étranges qui passaient dans la chambre...un charivari à faire mou-

rir de frayeur !

Jean, lui, se fâcha blanc. Il bondit sur sa faux, et jurant comme un possédé, il fureta dans toutes les chambres du moulin, sans même en excepter le grenier.

Mais, chose curieuse, quand le meunier arrivait dans un endroit, le bruit y cessait aussitôt pour se reproduire à la place qu'il venait de quitter.

C'était à en devenir fou.

De guerre lasse, Jean Plante regagna son lit et ramena les couvertures par-dessus sa tête—ce qui ne l'empêcha pas de grelotter la fièvre tout le reste de la nuit.

Cela dura ainsi pendant une semaine.

Le soir de la huitième journée—qui se trouvait être le pro-

pre jour de la Toussaint—Jean veillait encore seul au moulin. Il n'avait pas été à la messe, sous prétexte qu'il **faisait trop mauvais,** aimant mieux passer son temps à **buvasser** et braver le bon Dieu.

Il était pourtant bien changé, le pauvre homme. Sa figure bouffie et ses yeux brillants de fièvre disaient assez quelle affreuse semaine d'insomnie il avait passée.

Au dehors. le vent de nord-est faisait rage, fouettant les vitres avec une petite pluie fine qui durait depuis le matin. Pas la moindre lune au firmament. Une nuit noire comme de l'encre !

Jean était accoté sur la table, en face de son éternelle cruche, qu'il regardait d'un air hébété. La chandelle fumait, laissant re-

tomber sur le suif le bout de sa longue mèche charbonnée. Il faisait noir dans la chambre.

Tout à coup, l'horloge sonna onze heures.

Jean Plante tressaillit et fit mine de se lever Mais l'orgeuil le fit retomber sur sa chaise.

—Il ne sera pas dit que je céderai.... murmura-t-il d'une voix farouche. Je n'ai pas peur, moi !....non, je n'ai peur de rien !

Et il se versa à boire d'un air de défi.

Minuit arriva. L'horloge se mit à sonner lentement ses douze coups: ding !ding ! ding !....

Jean ne bougea pas. Il comptait les coups et regardait, les yeux grands comme des piastres.

Au dernier tintement, flac ! une rafale de vent ouvrit violem-

ment la porte, et le grand chien roux de la première nuit entra.

Il s'assit sur son derrière près du chambranle et se mit tranquillement à regarder Jean Plante, sans détourner la vue une seule seconde.

Pendant cinq bonnes minutes, le meunier et le chien se mirèrent comme ça—le premier, plein d'épouvante et les cheveux droits sur la tête, le second, calme et menaçant.

A la fin, Jean n'y put tenir. Il se leva et voulut moucher la chandelle pour mieux voir.

La chandelle s'éteignit sous ses doigts.

Jean chercha vite un paquet d'allumettes qui devait se trouver sur la table.

Le paquet d'allumettes n'y était plus.

Alors il eut véritablement peur et se mit à reculer dans la direction de son lit, observant toujours l'animal immobile.

Celui-ci se leva lentement et commença à se promener de long en large dans la chambre, se rapprochant peu à peu du lit.

Ses yeux étaient devenus brillants comme des tisons, et il les tenait toujours fixés sur le meunier.

Quand il ne fut qu'à trois pas de Jean, le pauvre homme perdit la tête et sauta sur sa faux.

—C'est un loup-garou ! cria-t-il d'une voix étranglée.

Et, ramenant avec force son arme, il en frappa furieusement l'animal.

Aussitôt, il arriva une chose bien surprenante. Le moulin se prit à marcher comme un tonner-

re, pendant qu'une lueur soudaine envahissait la chambre.

Thomas Plante venait de surgir, tenant entre ses doigts une allumette enflammée.

Le grand chien avait disparu !

Sans souffler mot, Thomas ralluma la chandelle. Puis, apercevant son frère qui tenait toujours sa faux :

—Ah! ça! dit-il, qu'est-ce que tu faisais donc là, à la noirceur?

Deviendrais-tu fou, par hasard ?

Jean, livide et hagard, ne répondait pas. Il regardait Thomas à qui il manquait un bout de l'oreille droite.

—Qui t'a arrangé l'oreille comme ça ? demanda-t-il enfin d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

—On me l'a coupée ! répondit

durement Thomas.

—Jean se baissa et ramassa par terre un bout d'oreille de chien encore saignant.

—C'était donc toi! murmura-t-il.

Et, portant la main à son front ,il éclata de rire.

Jean Plante était fou !

V.-Eugène DICK.

Château-Richer, août 1879.

---

## *Legende des Forges du Saint-Maurice*

Cher lecteur, vous aimez sans doute les vieilles et naïves légendes du moyen-âge ! Eh bien! dans vos voyages de touriste sur la rive nord du St-Laurent, je vous conseille de suivre quelque jour la route désolée qui s'avance au-delà des coteaux des Trois-Rivières, et de vous rendre à ce nid qu'on appelle le Poste des Forges St. Maurice. Rien ne sent plus la légende que ce village. Lorsqu'on arrive au bord de la côte qui borne son horizon, et qu'on aperçoit, au pied, ces maisons longues et sombres, groupées autour d'un fourneau qui annonce plus d'un siècle d'existence; lorsqu'on regarde ce manoir qui rappelle les châteaux du

moyen-âge, on se demande si l'on n'est pas sous le coup d'une illusion; si, au lieu d'un village canadien, on n'a pas sous les yeux un tableau qui nous retrace le lieu de quelqu'une des scènes qui ont effrayé et charmé notre jeune imagination.

L'isolement où se trouvent les Forges St. Maurice, par suite de la mauvaise qualité du sol environnant, cette petite rivière qui ne se gonfle jamais et ne tarit jamais, qui parait limpide, et dont les vases engloutiraient l'imprudent qui voudrait se baigner dans le cristal trompeur de ses eaux, les flots noirs du St. Maurice qui se précipitent avec un sourd murmure dans la savane qui s'étend d'un côté avec son impénétable fourré, le coteau qui s'élance de l'autre cô-

té comme une imprenable muraille, tout fait de ce village un des endroits les plus mystérieux du Canada.

Mais, le soir, lorsqu'on voit les flammes qui s'élèvent continuellement à plusieurs pieds au-dessus du fourneau, et répandent une lumière blafarde sur tout le village; lorsqu'on voit sous cette lumière les travailleurs errant comme des fantômes autour de leurs vieilles habitations, avec leurs vêtements noircis par le charbon et la fumée, et surtout lorsqu'on pense qu'il y a quelques années, le village était tout environné de plusieurs lieues d'épaisses forêts, on se sent l'imagination surexcitée, et l'on se dit involontairement: "il doit s'être passé ici des choses étranges." Il s'en est passé en effet, et

pour connaître ces choses-là vous ne serez pas obligé de faire cent lieues: interrogez le premier-venu du village, il vous en contera de terribles. La génération nouvelle n'a rien vu par elle-même, et cela n'est pas surprenant: la demeure proprette et moderne du Dr. Beauchemin, et la chapelle qui s'élève en face de cette maison semblent en effet nous dire que la religion et la civilisation ont pénétré dans les Forges, et que leur contact a fait fuir les apparitions et les sabbats d'autrefois.

Un jour, je cheminais vers St. Boniface avec le père Comeau, un bon vieux du temps passé; nous arrivions à l'endroit appelé la Pinière, à quelques arpents seulement des Forges.—Père, lui dis-je, il paraît qu'il s'est passé

autrefois, dans ces endroits-ci, bien des choses extraordinaires.

—Oui, monsieur, des choses comme on n'en voit plus aujourd'hui. Dans ce temps-là, le chemin des Forges passait, tout le long, au milieu d'une epaisse forêt, je me rappelle bien d'avoir vu ça dans ma jeunesse.

—Connaissez-vous alors le Poste des Foges ?—Si je le connais ? Oui, je vous en assure. C'est proche de la Pointe-du-Lac, ma paroisse, et puis je venais souvent travailler là, il y avait toujours de l'ouvrage, et l'on avait de si bons prix.

Dans les mortes saisons, nous n'avions rien de mieux à faire que de venir y gagner quelques sous.—Avez-vous eu connaisance vous-même des choses extraordinaires qu'on raconte.

—J'ai eu connaissance de certaines choses, mais pas de toutes, j'étais trop jeune dans le temps; mais le plus vieux de mes frères a tout vu cela de ses yeux, tout entendu de ses oreilles.—Comme ça vous devez au moins avoir entendu raconter ces faits bien souvent; ne pourriez-vous pas me les rapporter, cela abrégerait le chemin ?— Vous pourriez en trouver de plus savants que moi là-dessus, car je n'ai pas une bien bonne mémoire; mais enfin je vous raconterai volontiers ce dont je me souviens.

L'origine de tout ce qui arriva ainsi aux vieilles Forges se trouve dans une difficulté survenue entre M. Bell, propriétaire du Fourneau, et Melle Poulin, des Trois-Rivières.

Mlle Poulin avait aux environs des Forges des terrains couverts de superbes érables, et M. Bell faisait couper ces érables pour en faire du charbon. Elle voulut l'empêcher comme de raison; mais c'est en vain qu'elle fit procès sur procès, elle ne put jamais rien gagner. Mlle Poulin n'était pas des plus dévotes: puisque, dit-elle, je ne puis pas même empêcher les autres de prendre ce qui m'appartient, je donne tout ce que j'ai au diable!" Elle n'avait pas d'héritiers, et elle mourut sans faire de testament se contentant de répéter: "Je donne tous mes biens au diable ! Ils ne jouiront pas en paix de ce qu'ils m'ont volé !"

Le diable prit cette donation au sérieux, et depuis ce moment il se mit à agir en maître sur les

terrains qui environnent les Forges et dans les Forges même; la vieille sembait aussi quelquefois venir en personne jeter la terreur au sein de la population.

Deux femmes s'en allaient à pied du côté de la ville: elles étaient un peu en deça de la Pinière, lorsque tout à coup elles aperçurent quatre hommes qui portaient une tombe. C'était une chose bien étrange; mais ce qui était plus étrange encore, c'est que ces hommes ne suivaient pas le chemin, ils s'enfonçaient dans le bois. Les deux femmes n'eurent pas peur d'abord; mais l'une d'elles ayant dit: "c'est Mlle Poulin qu'ils portent en enfer !" toutes deux furent saisies à l'instant d'une telle frayeur, qu'elles s'enfuirent à toutes jambes vers les Forges et renoncè-

rent à leur voyage. La nouvelle en un moment fit le tour du poste; tout le monde en parlait, et tout le monde avait peur.

Comme pour confirmer ce récit, on commença bientôt à voir chaque après-midi, un homme qui se promenait sur le bord du coteau, un papier à la main, semblant tenir ses comptes. On le voyait parfaitement, et personne cependant ne pouvait lui distinguer les traits du visage. C'était comme une ombre. Il n'avait pas, à proprement parler, de couleur; mais s'il eût fallu lui en donner une, on se serait accordé à dire qu'il était noir. Bien longtemps on vit cet homme mystérieux se promener ainsi chaque après-midi; et jamais personne n'ôsa aller lui adresser la parole.

Les commères ne manquaient pas de dire que c'était un gardien que le diable avait mis sur ses propriétés, et qui tenait ses comptes.

Mais l'endroit où il y eut plus de bruit, ce fut au troisième coteau, à la Vente-au-diable, comme on appelle cela encore aujourd'hui. C'était précisément ce terrain qui avait été légué au diable; aussi les démons y tenaient leur sabbat. A un certain endroit, ceux qui passaient le soir, voyaient un grand feu, et une quantité de personnes autour du feu; ils entendaient des bruits de chaînes, des hurlements, des cris de rage, ou des éclats de rire à faire sécher de frayeur. Ils s'entendaient appeler, ils entendaient des blasphèmes horribles; vous comprenez que les pauvres voy-

ageurs après avoir vu ou entendu de semblables choses, se rendaient aux Forges plutôt morts que vifs. C'était devenu une chose bien terrible que de se voir obligé de passer là durant la nuit, on avait peur d'y passer même le jour, et personne ne voulait plus aller bucher en cet endroit.

Il est arrivé que le diable se montrait bien inoffensif et semblait prendre plaisir à amuser les passants. Un dimanche, par un des froids les plus piquants du mois de janvier, les gens des Forges s'en allaient à la messe aux Trois-Rivières; arrivés à la Vente-au-diable, ils aperçurent un homme qui était occupé à se faire la barbe, auprès d'un arbre. Il était en manches de chemise, tête nue, et se mirait dans une petite glace suspendue à l'écor-

ce de l'arbre par une épingle. Les gens ne purent s'empêcher de rire en voyant une pareille farce, mais ils ne ne doutèrent pas que c'était le démon à qui il avait prit fantaisie de venir faire le drôle.

Presque tous ceux qui passaient à la Vente-au-diable avaient quelqu'avarie dont ils se souvenaient longtemps. Souvent par exemple, les chevaux s'arrêtaient, tout-à-coup, comme s'ils eussent eu les quatre pattes coupées, et plus moyen de les faire repartir! C'était bien terrible de se trouver pris comme cela, en pareil endroit, surtout durant la nuit. Mon Dieu, je frémis, rien que d'y penser ! On dit pourtant qu'ils avaient un moyen infaillible de faire partir les chevaux, vous allez rire, mais ce n'est pas

moi qui ai inventé cela, on me l'a conté cent fois: ils viraient leur bride à l'envers, et aussitôt les chevaux partaient comme à l'épouvante.

—Père, lui dis-je, il faut avouer que le moyen est passablement singulier, mais je ne vous accuserai pas d'avoir inventé cela, car j'ai moi-même entendu rapporter la chose bien des fois.

—Vous voyez, reprit-il, qu'il y avait beaucoup de choses étranges sur le Chemin des Forges; mais aux Forges même, le démon avait pris une espèce d'empire. Pendant longtemps il y avait chaque soir un gros chat noir qui venait se coucher au pied du fourneau, à un endroit où il n'y a pas moyen de résister une minute, tant la chaleur est épouvantable. Il restait là plu-

sieurs heures de suite. les pattes appuyées sur le courant de crasse (gangue) qui coulait du fourneau. Les travailleurs essayaient de l'envoyer; ils lui donnaient des coups de barre de fer: le chat aussitôt se renflait le poil, et devenait plus gros qu'un demi-minot. La peur s'emparait des hommes, ils le laissaient tranquille, et alors le chat revenait à sa grosseur ordinaire. Dans ce temps-là, c'était la façon d'aller passer un bout de veillée au fourneau, de sorte que tous les gens du poste ont vu ce fameux chat bien des fois. Quant il était resté longtemps, il se levait et, au lieu d'aller sortir par la porte, il semblait entrer dans le fourneau et disparaissait.

Vous savez que les flammes s'élèvent toujours au-dessus de

la cheminée du fourneau; eh bien ! on voyait un petit bonhomme qui allait s'asseoir sur le bord de la cheminée et qui restait là, souvent, une grande partie de la nuit.

Je me permis ici d'interrompre le récit du Père Comeau.

—Puisque le diable était à se montrer si souvent que cela, c'est donc que les gens des Forges étaient bien méchants !—Il y avait des méchants, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'il venait là des gens de toutes les parties du pays, mais le grand nombre étaient d'assez bons chrétiens, qui se distinguaient par une grande foi. Ils ne faisaient pas leurs devoirs religieux aussi fidèlement que les gens des autres paroisses, mais il leur était impossible de faire mieux

que cela. Il est arrivé des scandales parmi eux, mais assez rarement.

Le défaut des femmes était de médire, de sacrer, de se chicanner entre elles, de se crier des sottises d'une porte à l'autre. Le défaut des hommes était de blasphémer et de tenir de mauvais discours. Les mauvais discours se tenaient surtout par les jeunes gens qui se réunissaient au fourneau, ce qui explique peut-être la présence du chat dont je vous ai parlé.

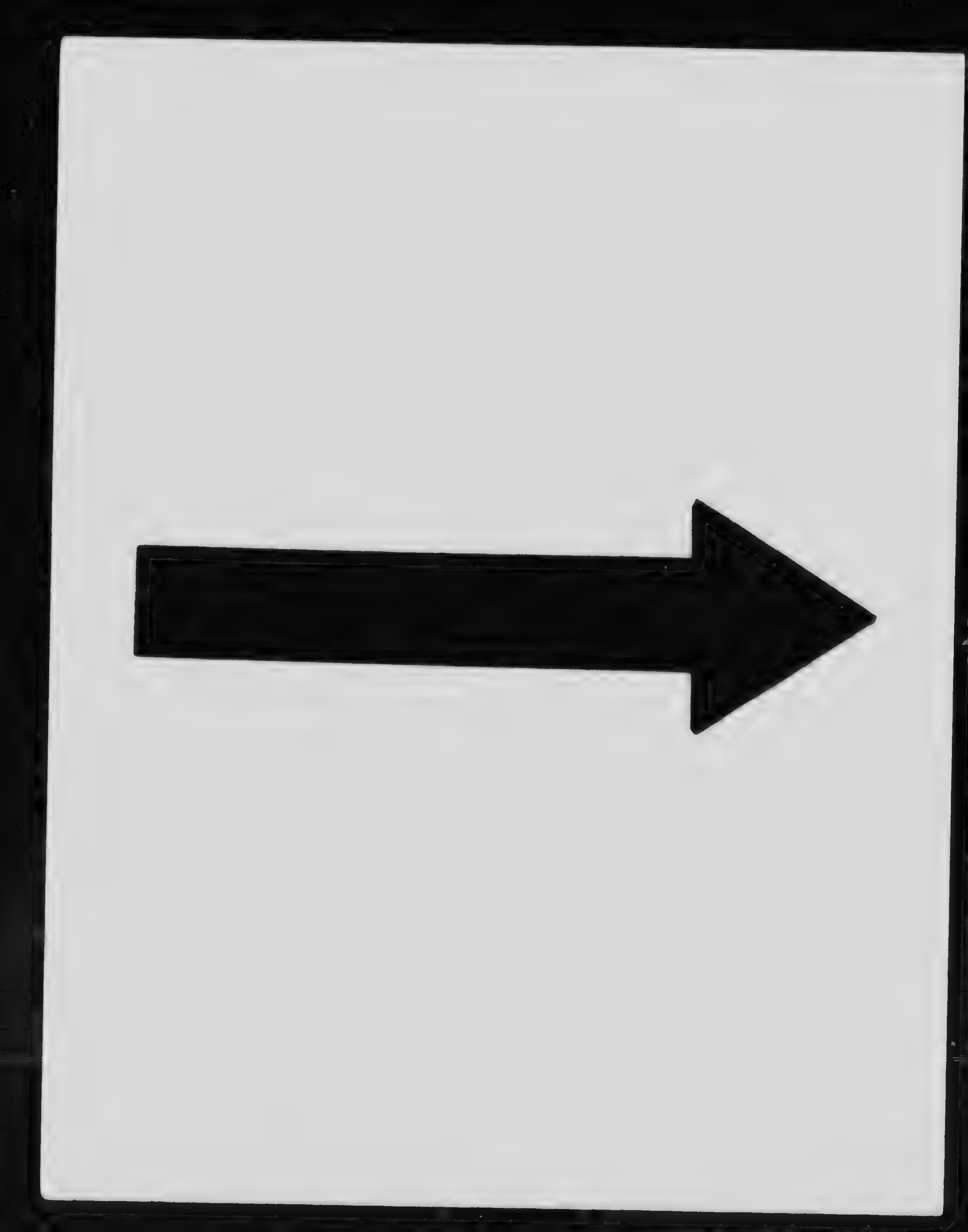
Il arrivait aussi je crois que le bon Dieu permettait ces apparitions-là pour effrayer les gens et les retenir dans le devoir. Ils avaient besoin de cela peut-être, ils étaient si isolés, si loin des prêtres !

Un samedi soir, le **bourgeois**

des Forges avait organisé un grand bal. Les travailleurs s'y trouvaient presque sans exception.

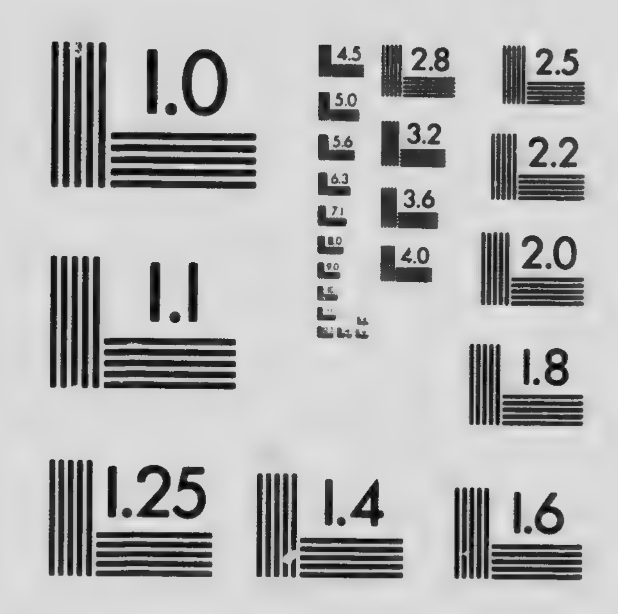
On était sur le dimanche; il n'y avait plus dans les Forges que les deux ou trois hommes nécessaires au fourneau, les portes et les fenêtres étaient fermées et barrées; et chez le bourgeois les danseurs s'en donnaient de leur mieux, au son du violon.

Tout-à-coup, les portes et les fenêtres des Forges se trouvent ouvertes, et le gros marteau commence à battre boum, boum, boum, comme si l'on eût été en plein lundi. Les deux ou trois personnes restées au fourneau et les plus proches voisins coururent voir ce que c'était. Ils aperçurent un homme qui avait une jambe sous le gros marteau, et



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






qui tournait cette jambe sur un sens et sur l'autre, pendant que le marteau battait, absolument comme on fait d'une barre de fer que l'on veut écrouir. Les flammèches s'échappaient en quantité, et la jambe s'allongeait comme si elle eût réellement été de fer rougi. Les spectateurs ne s'en tenaient plus d'épouvante. Cependant il se trouva un homme assez brave pour s'avancer et essayer de pénétrer dans les Forges, mais au moment où il arrivait dans la porte, tout se trouva fermé et barré comme auparavant. Il s'éloigna; les portes se rouvrirent et le marteau recommença à battre.

On courut avertir le bourgeois. Il vint promptement et put tout voir de ses yeux; il essaya de pénétrer dans les Forges, mais la

porte se trouva fermée et le marteau arrêté. Il donna ordre aussitôt de faire cesser la danse. Chacun s'en retourna chez soi bien effrayé, et l'on n'entendit plus rien le reste de la nuit.

Il y eut encore un autre fait du même genre.

Les charretiers avaient pour habitude, du moins quelques-uns d'entre eux d'aller chercher un voyage de mine le dimanche au matin ; on disait que c'était nécessaire afin qu'il y en eût assez pour alimenter le fourneau pendant toute la journée.

Un dimanche, au soleil levant, plusieurs charretiers s'en allaient chercher des charges avec leurs voitures à quatre roues et à deux chevaux.

Arrivés au haut de la côte, ils rencontrent quelqu'un qui reve-

nait déjà avec une charge.

Cet homme était assis sur le devant de sa voiture, mais il avait son chapeau tellement sur les yeux que personne ne pouvait lui voir le visage. Les charretiers se mirent à l'insulter:

"Tu t'es levé bien matin; je crois que tu as passé la nuit en garouage. Qui es-tu ? Réponds donc, vilaine bête !"

Le charretier noir ne disait mot; mais arrivé dans la côte, au lieu de faire un demi-cercle pour entrer dans le village, il s'avança tout droit, et disparu dans le précipice.

Les charretiers prirent cette vision pour un avertissement, et depuis ce temps ils se dépéchèrent plus le samedi et ne furent jamais obligés de travailler le dimanche.

Mais ce que tout le monde des Forges et des environs a entendu, ce que j'ai moi-même entendu mille fois de mes oreilles, c'est cette voix mystérieuse qu'on a appelé le BEUGLARD ! Cette voix se faisait entendre tous les soirs et souvent même pendant le jour; elle semblait venir de quelqu'un qui planait dans l'air. Tantôt elle paraissait s'approcher, tantôt elle s'éloignait ostansiblement, tout en criant comme à l'ordinaire: ha-ou ! ha-ou ! Ils continuèrent à marcher sans rien dire. Mais le beuglard approchait toujours, et il vint un moment où il ne paraissait plus qu'à un demi arpent; ses cris ha-ou ! ha-ou ! retentissaient alors d'une manière effrayante au milieu des grands arbres qui les

environnaient. Pâles, les cheveux hérissés, les jeunes gens s'arrêtèrent et se regardèrent instinctivement. Mon frère, qui était le plus vieux, dit à ses compagnons: "nous sommes fautifs, pour des catholiques c'est mal de marcher pendant la messe comme nous faisons, sans même penser à prier. Arrêtons-nous et disons le chapelet, la Ste. Vierge nous protégera." Ils déposèrent leurs fardeaux sur la neige, se mirent à genoux dessus, et commencèrent le chapelet. Le beuglard aussitôt se mit à reculer, sa voix diminuant à mesure, jusqu'à ce qu'elle s'éteignit dans la profondeur du bois.

Quand le beuglard nous faisait peur, nous avions tous recours aux mêmes moyens que mon frère aîné: nous faisions un bon si-

gne de croix et nous disions quelques prières. Il y en avait alors qui priaient pour l'âme de Mlle Poulin, parce qu'ils croyaient que c'était elle qui venait demander des prières.

D'autres croyaient que le beuglard n'était autre que le démon, qui vengeait ainsi les injustices faites à Mlle Poulin, en reconnaissance de la cession qu'elle lui avait faite de tout ce qu'elle possédait. On a demandé bien des fois aux curés ce que cela pouvait être, ils n'ont jamais voulu se prononcer.

C'est singulier comme dans ce temps-là il paraissait y avoir des esprits partout. Tenez il n'y a pas longtemps que nous avons passé une côte appelée la **côte jaune**; eh bien ! au pied de cette côte-là, des charretiers voy-

aient un homme noir qui se tenait debout, et qu'on ne put jamais faire parler. Ils avaient beau lui crier toute sorte de choses, pour l'irriter et le décider à dire ce qu'il était, jamais ils n'avaient de réponse. Un jeune homme s'avisa, un soir, de présenter au fantôme une ardoise et un crayon, afin qu'il écrivit ce qu'il était ou ce qu'il voulait. L'homme noir prit l'ardoise et le crayon, et écrivit, mais personne ne put rien comprendre à son écriture.

Il se passa des choses extraordinaires même dans le temps où les forges ne marchaient plus. On vit par exemple, en plein midi, un gros ours qui passait à petit pas au milieu du village. Grand émoi de tous côtés ! Les chasseurs saisissent leurs fusils.

et accourent en toute hâte; on tire un coup, deux coups, trois coups, dix coups, vingt coups, et l'ours ne parait pas avoir une égratignure. Il s'avance lentement, comme s'il n'avait encore rien entendu ni rien senti. Un certain Michelin, bon ivrogne et bon sacreur, qui avait tiré plusieurs coups de fusil, se trouva dans une grande colère. Il dit à l'ours: "puisqu'il n'y a pas moyen de te tuer, tu vas toujours me mener un bout !" et il sauta sur la mystérieuse bête. Elle continua tout simplement sa route, Michelin eut peur et descendit promptement de sa nouvelle monture.

Il y avait longtemps que nous marchions.—Père Comeau, lui dis-je, vous m'avez conté tant de choses extaordinaires, que je me

sens tout effrayé et comme ahuri (ajoutez que les ténèbres qui nous entouraient n'étaient pas propres à me rassurer) ; cependant je voudrais que vous me parleriez d'un personnage qui a sa célébrité aux Forges St. Maurice.—D'Edouard Tassé? reprit-il aussitôt.— Oui, d'Edouard Tassé; vous l'avez connu?

—Je l'ai connu familièrement.

Je vous surprendrai peut-être en vous disant que s'était un bon garçon, tel qu'on en rencontre rarement; mais ne doutez pas de ma parole, c'est la pure vérité. Tout le monde aimait à travailler sous son commandement. "Allons, les enfants, disait-il, un petit coup de coeur, nous nous reposerons ensuite." Tous les hommes se mettaient à l'ouvrage, c'était un plaisir de voir comme

les choses marchaient. Bientôt le repos promis arrivait, on badinait, on riait ensemble, on oubliait la fatigue. Tassé disait de nouveau: "allons les enfants, un petit coup de coeur maintenant!" tout le monde se mettait gaiement à l'ouvrage. On allait ainsi d'étape en étape; le soir arrivé personne ne sentait de fatigue, et il se trouvait qu'on avait fait beaucoup plus d'ouvrage qu'avec certains bourreaux qui ne faisaient que tempêter autour des hommes, et ne leur donnaient pas un moment de relâche. Tassé n'avait que deux défauts: il sacrait et il avait des entrevues avecl e diable; le premier défaut avait produit le second, mais tout de même c'étaient deux choses bien surprenantes chez un homme de son caractère. Il n'y avait

pas à comprendre cet homme-là. Le diable semblait le suivre partout pour le taquiner. Un jour, il se faisait mener par un charretier des Trois-Rivières; comme ils arrivaient à la Pointe-au-Diable, le cheval s'arrête tout-à-coup, et impossible de le faire repartir. Tassé ne fait ni un ni deux, il débarque, fait quelques pas, et se met à s'entretenir avec un personnage invisible. Le charretier entendait bien deux voix différentes, il s'apercevait que la dispute était extrêmement vive, cependant il ne voyait que Tassé. La frayeur le saisit, mais que faire ? Le cheval ne voulait point marcher. Après s'être ainsi chicané longtemps avec on devine qui, Tassé revint à la voiture et dit au charretier: "ça va aller maintenant." En effet, le che-

val partit, et on se rendit sans entraves aux Forges.

Une autre fois il revenait de la Pointe-du-Lac et se faisait conduire par un habitant de la place. C'était en hiver et sur un beau chemin de glace. Tout-à-coup le cheval se met au pas, et commence à tirer sur le bout de la corne, comme s'il y avait eu dix hommes d'accrochés à la cariole. Il y a quelque chose sous les lisses, dit le maître du cheval; on débarque, on examine, il n'y avait rien. On part; c'était encore la même chose. "Je vois bien ce que c'est moi," dit alors Edouard Tassé; et, mettant la main dans sa poche, il en tire une poignée de **copes** qu'il jette dans la neige. Il sembla que la cariole retombait sur le chemin, on entendit un bruit sec, pan !

et le cheval partit aussitôt **grand train.** Notre habitant se rendit aux Vieilles Forges, et il jura alors ses grands dieux que jamais Edouard Tassé ne mettrait le pied dans sa voiture.

Mais ce qui contribua le plus à faire la mauvaise renommée d'Edouard Tassé, c'est la bataille en règle qu'il eut un soir avec le diable.

Il en avait averti d'avance les gens de la maison où il se trouvait, et leur avait bien défendu de sortir, quels que fussent les cris qu'ils entendraient. Vers huit heures, en effet, une voix appela Tassé; il sortit aussitôt, et la bataille commença. Les coups retentissaient comme de vrais coups de masse; on entendait des cris de chat, des hurlements effrayants; quelques fois

les jouteurs, en se ruant sur la maison l'ébranlaient jusqu'à sa base, et faisaient tomber avec fracas le mortier qui retenait les pièces. Les enfants pleuraient, les femmes criaient, tout le monde pensait que Tassé allait se faire tuer par le diable. Au bout d'une demi-heure, le combat cessa, et Tassé entra dans la maison tout couvert de sueurs et de sang. Il avait le visage et le corps meurtris, et sa chemise était déchirée en lambeaux. Cependant il se dit vainqueur: "Je savais bien, répéta-t-il plusieurs fois, qu'il ne me battrait pas, je n'en ai pas peur." Depuis ce moment, Tassé fut la terreur du poste des Forges St. Maurice, et l'on a mis sur son compte cinq cent fables plus effrayantes les unes que les autres.

Edouard Tassé est mort à St. Boniface, il n'y a que quelques années, dans les sentiments d'un bon chrétien. Il n'est pas surprenant qu'il soit mort en bon chrétien, car malgré tout comme je vous l'ai dit, c'était un riche caractère.

—Père Comeau, pardonnez-moi si j'ose encore vous interroger; ne pourriez-vous pas me dire, pour terminer, sur quoi l'on s'appuie pour chercher un coffre-fort à la Pinière ?

—Voici ce qu'on m'en a compté, reprit le bon vieillard:

Melle Poulin était riche, elle avait beaucoup d'argent dans son coffre-fort. Pour que personne ne pût mettre la main sur cet argent, elle le fit enterrer dans la Pinière, et jeta ensuite ses clefs dans le ruisseau. Elle mourut,

comme je vous l'ai dit, en disant qu'elle donnait tout au diable. Néanmoins, quand elle fut morte, celui qui avait enterré le coffre-fort voulut aller le chercher; zest ! il n'y était plus. Les clefs n'ont pu être retrouvées, bien qu'il ne coule pas six pouces d'eau dans le ruisseau de la Pinière, le diable s'était emparé de tout.

Aujourd'hui il y en a qui cherchent le coffre-fort au moyen de la magie. Avec une **rod** (baguette divinatoire), ils viennent à découvrir l'endroit où il se trouve, mais quand ils sont pour s'en emparer, le diable le change de place, de sorte que l'ouvrage est toujours à recommencer. Je vous assure qu'il n'y a rien de plus véritable au monde.

Ici se termina le récit du Père

Comeau.

Maintenant, cher lecteurs, si vous suivez, quelque jour, la route désolée qui s'avance au-delà des coteaux sablonneux des Trois Rivières, et qu'il plaise à votre cheval de s'arrêter pour boire au Ruisseau de la Pinière, vous n'oublierez sans doute pas les clefs et le coffre-fort de feue Melle Poulin. Ne vous amusez pas à chercher ces clefs sous le cristal du ruisseau, elles sont introuvables. Mais avancez dans la Pinière, peut-être le beuglard viendra-t-il encore une fois faire entendre ses mémorables ha-ou ! d'autrefois. Arrivés aux Vieilles Forges St. Maurice, passez sans crainte, les femmes ne se disputent plus d'une porte à l'autre; ne manquez pas d'aller saluer les messieurs McDougal, visitez a-

vec eux le vieux fourneau, et surtout que vos cheveux ne se dressent pas sur votre tête, le gros chat ne vient plus s'appuyer les pattes, sur le courant de fonte qui sort du fourneau, et le marteau ne bat jamais seul. Si vous êtes touriste, continuez votre route jusqu'à St. Boniface; vous trouverez une gracieuse hospitalité chez M. Rousseau, qui vous fera conduire aux chûtes de Shawinigan. Au bruit de la cascade mugissante, au milieu du en face de l'un de ces châteaux abandonné surgira tout-à-coup à vos regards. Vous vous croirez en face de l'un de ces château dont les grand'mères parlent dans leurs contes à la veillée, il n'y manquera que les géants et les fées d'autrefois. Mais le spectacle imposant qu'une nature




grandiose et sauvage présentera vos yeux vous dédommagera de à vos yeux vous dédommagera et vous vous en retournerez charmé de votre féérique pélérinage sur les bords du St. Maurice.

MEINIER.

——

## *Les Flibustiers de Salons*

# I

Nous traversons une époque où les bouleversements sociaux sont à l'ordre du jour et où les mauvais instincts de notre pauvre humanité se donnent libre carrière.

On ne voit partout, en Europe, que travail désorganisateur, sous prétexte d'organisation du travail, conspirations, grèves, **indignation meetings**, révolutions, confiscations et autres sottes actions !....

La société moderne, fondée sur les assises de 89, ne trouve pas qu'elle a fait une assez large trouée dans les us, coutumes et institutions de l'autre siècle : elle

voudrait achever de percer à jour ce qui reste du féodalisme, puis promener son niveau égalitaire à la surface de manière à raser les têtes—et surtout les bourses !—qui dépasseraient en hauteur la moyenne démagogique.

Que voulez-vous que j'y fasse?

Avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrais empêcher le volcan de continuer sa lente, mais irrésistible et fatale éruption. Pis que cela, je prends peur; et, dans la crainte que la lave incandescente ne me brûle les talons, je suspends mes jambes à mon cou et, au petit galop, je file de ce côté-ci de l'Atlantique.

C'est plus prudent.

***

Mais s'il y a là-bas des socialistes, des démagogues, des com-

munards, des pétroleux, des internationaux, des intransigeants, des frères et amis, des mazziniens, des garibaldiens, des vieux catholiques, des jeunes italiens, des dupeurs et des dupés— il existe, en revanche, dans notre heureux pays, et surtout dans notre bonne ville de Québec, une bien épouvatable engeance: les **Flibustiers de salons !**

Ces Bédouins-là, qui s'enculottent à crédit chez Fuchs ou autres tailleurs de renom, me donnent sur les nerfs depuis trop longtemps, pour que je les laisse jouir davantage de l'impunité. Aussi, sans même leur crier: gare ! je m'insurge contre eux, je léve l'étendard de la révolte, et, poussant le formidable cri de guerre de mes ancêtres, les Picts, je lance sur eux les brigades ser-

rées de mes griefs.

***

Les gaillards dont j'ai à vous entretenir ne sont point de ceux que l'on voit, aux jours d'orage où le peuple montre les grosses dents, jouer le rôle de meneurs et payer de leur nom, il faut leur rendre cette justice que jamais, de mémoire de tailleur floué, on ne les a vus risquer leur précieuse peau dans une démonstration comportant quelque danger.

Leur camp d'opération, à eux, n'est pas la place publique, ni la tribune, où peuvent arriver de vertes répliques, et encore moins la presse, qui nécessite des capacités réelles.

C'est bel et bien à couvert qu'ils travaillent et déploient cette habileté audacieuse qui, sur un autre théâtre, valut à leurs

homonymes de l'Ile de la Tortue leur terrifiante renommée. Ce ne sont point des villes qu'ils convoitent, ni des bâtiments de guerre qu'ils attaquent. Non: fi de ces émotions violentes et de ces périlleuses entreprises !

Leur objectif est tout autre.

C'est à la jeunesse, à l'inexpérience, à l'illusion candide et à l'innoncence naïve qu'ils en veulent—bien sûrs qu'il n'y a là que fleurs et parfums, bons baisers et doux propos d'amour à moissonner.

Ils n'ont pour armes ni sabres, ni mousquets, ni haches d'abordage, ni tonnantes couleuvrines, —mais bien une jolie cargaison de paroles mielleuses, un assortiment complet de compliments clichés, des romances plus ten-

dres les unes que les autres, beaucoup d'astuce et un aplomb étourdissant.

Voilà pour leurs moyens d'action.

***

Examinons un peu maintenant comment ces bons apôtres procèdent et utilisent les engins de guerre qui composent leur arsenal.

Il me faudrait écrire un volume, si je voulais entrer dans tous les détails des manoeuvres employées par les flibustiers de salon pour arriver à leur but. L'ensemble de ces manoeuvres, avec quelques connaissances accessoires, constitue une science redoutable et redoutée: la science du **flirtage**— pour employer l'expression vulgaire anglaise.

Le flibustier—dès que les

poils de sa moustache se laissent soupçonner derrière l'épiderme de sa lèvre supérieure —débute dans son rôle et entre en campagne.

Il s'initie aux secrets de la joyeuse science qui lui fera, plus tard, moissonner des coeurs. Pour se faire la main, il daigne mettre le siége devant quelque jeune et facile beauté, qui ne tarde pas à capituler.

Ce premier succès est de bon augure. Il présage de bien plus éclatantes victoires pour l'avenir, surtout si l'on considère la courte durée du combat et l'insignifiance des moyens employés. Le flibustier passe à une autre.

La lutte est plus longue; la résistance, plus tenace; il faut faire avancer une partie des ré-

serves....mais, enfin, on se rend. Un second coeur s'avoue transpercé par les flèches du disciple aimé de Cupidon.

Nouveau changement, nouvelle campagne.

Le flibustier pratique de la sorte le cabotage amoureux pendant un an ou deux, jusqu'à ce qu'il se sente assez expérimenté pour tenter quelque entreprise plus hasardeuse et gagner la haute mer.

Et c'est ainsi que de conquête en conquête, de blonde en brune, l'heureux Don Juan arrive à la satiété du succès. Son coeur blasé se cuirasse d'un triple airain. Il n'aime plus; et, s'il continue encore son oeuvre de séduction, c'est plutôt pour satisfaire une sotte et ridicule vanité, que par inclination du coeur

et amour pour les femmes.

Et c'est là une punition justement méritée ! Quand on passe ainsi les plus belles années de sa jeunesse à gaspiller follement ces douces floraisons du coeur et ces illusions sublimes qui constituent l'amour, on ne doit pas s'étonner si l'étiolement survient.

C'est la peine du talion, implacable et froide comme le châtiment.

***

Mais, qu'on le sache bien, le flibustier blasé, repu de succès, inaccessible aux chaudes émotions de l'amour, est encore plus à craindre que celui dont le coeur n'est pas complètement fermé à ce sentiment. Il tisse mieux sa trame, et sa tête, libre de toute entrave, calcule plus froidement les bonnes et les mauvaises chan-

ces d'une attaque. La sensiblerie ou toute autre pensée de remords ne se mettant pas en travers de ses projets, c'est d'une main sûre et d'un oeil calme qu'il ajuste sa victime.

Aussi la pauvre fillette, dont la prédilection du bandit a fait choix, circonvenue de toutes parts, enlacée dans des filets invisibles, fascinée par une force occulte, irrésistible, fatale, reçoit d'aplomb tous les coups et ne tarde pas à succomber....

N'allez pas croire que j'invente ou que je charge à plaisir ce tableau des plus voyantes et plus sombres couleurs de ma palette !

Foi d'honnête homme, je n'exagère rien. Il est à ma connaissance personnelle que des faits de ce genre arrivent tous les jours et que leurs auteurs ne

sont pas marqués du fer rouge.

C'est que, voyez-vous, le flibustier de salons—ce Bédouin pillard de coeurs, que recouvre un vernis de civilisation—est un être à part dans la société, une sorte de bête féroce qu'on devrait fouetter et exporter au grand désert de Saharah. Il a la manie des conquêtes et est pris d'une véritable rage de se faire aimer, tout en gardant lui-même la parfaite possession de son coeur.

Pour arriver à son but, tous les moyens lui sont bons. Il joint, à l'hypocrite finesse du renard, la ruse du serpent et la patience de la tortue. Que lui importe le trouble, qui lui importe le temps, pourvu qu'il puisse ajouter aux trophées de ses victoires passées le coeur pantelant d'une

nouvelle victime !....

***

Terminons ce chapitre par quelques considérations au fil de la plume sur la manière de vivre et les relations de notre Lovelace dans le monde.

Autant, dans un salon, il est maniéré, complimenteur, cauteleux et d'une politesse alambiquée,— autant, en dehors, avec le sexe barbu, il est sec, pédant et sot. Les petits succès qu'il remporte quotidiennement sur les poupées enrubannées qui font l'ornement de nos salons ont doublé sa bêtise de fatuité. Habitué à triompher d'ennemis qui, pour la plupart, ne démandent pas mieux que d'être vaincus et y mettent énormément de bonne grâce, notre individu se persuade aisément qu'il est supérieur aux

autres hommes et que tout doit plier sous lui.

Ces demoiselles et ces dames ont si souvent ri des fadaises apprises par ceux qui leur a récitées, que la conviction la plus enracinée dans sa cervelle est qu'il a de l'esprit. Aussi, il faut voir avec quel vertigineux aplomb il vous débite les ineffabilités les moins tolérables et les paradoxes les plus échevelés.....

Le flibustier a beaucoup de connaissances mais fort peu d'amis. Ses façons cassantes et son insupportable fatuité le font fuir, à dix arpents à la ronde, des gens intelligents. Les sages l'évitent par dégoût et les imbéciles, par rivalité de profession.

S'il avait des revenus ou un salaire décent, quelques parasi-

tes et une demi-douzaine de déshérités feraient semblant d'éprouver pour lui de la sympathie, sauf à monter bonne garde autour de sa bourse.... mais— **res horribile dictu !** —ces paltoquets-là n'ont jamais le sou.... pour la bonne raison qu'ils ont sans cesse été occupés de toute autre chose que de leur avenir et de leur établissement.

Ils vivent, pour le plus grand nombre, d'expédients, et il n'est pas un pouce carré de leurs luxurieux vêtements sur lequel le tailleur n'ait une dizaine d'hypothèques.

Comment voulez-vous, maintenant, avec une bourse plate, de la bêtise à revendre et des prétentions ridicules, que quelqu'un de sensé marche dans votre sillage ?....

Aussi, choyé, dorloté et gâté par le chignon et la crinoline, le pauvre flibustier est-il en complète défaveur auprès du pantalon.

Il s'en console et s'en venge, en portant des coups de plus en plus terrible aux coeurs féminins —coups qui ont souvent de longs et douloureux échos dans le camp des barbus.

Quand un flibustier de salon a jeté son dévolu sur une jeune fille, il décrit autour d'elle une série de cercles concentriques qui le rapproche bien vite de sa proie. Comme ces grands vautours qui, avant de fondre sur le gibier qu'ils convoitent, planent un moment au-dessus, puis l'enferment dans des spirales infranchissables,— notre homme cultive d'abord les connais-

sances et les amis de sa future conquête. Anneau par anneau, et avec une persévérance digne d'une meilleure cause, il remonte cette chaîne humaine, jusqu'à ce qu'enfin il se soit hissé assez haut pour entrer de plein pied dans le salon où trône sa Dulcinée.

Une fois là l'affaire est bonne et les choses marchent comme sur des roulettes.

Il ne s'agit plus que d'étudier le caractère de la jeune fille et de faire subir au sien propre les modifications exigées par les circonstances.

Tout cela, d'ailleurs, est prévu par le code de la flibuste, et il ne faut ici que posséder une bonne mémoire et se bien pénétrer de son rôle.

Il est bien entendu qu'à un **sujet** mélancolique, porté à la rêverie, il faut **opposer** une figure d'outre-tombe, pâlis par la poudre de riz, faiblement éclairée à la lumière mourante de deux yeux quasi-fermés, et ridée, de temps à autre, par de petits sourires tristes.

La pâleur surtout est ici de rigueur. Car—comme l'a dit Emile Souvestre—"les poètes en ont tant parlé, qu'il est désormais convenu que c'est le cachet d'une sensibilité profonde et d'une **âme-type.** Etre pâle est un don du ciel, un moyen de se faire une position sociale, un état comme celui de ventriloque ou d'albinos; le tout est de tirer parti de ce présent de la nature."

Il est donc extrêmement im-

portant pour tout flibustier qui se respecte de savoir être pâle à de certaines heures. Il ne faut pas lésiner sur la poudre de riz, marchander avec le fard. Qui veut la fin veut les moyens ; et ce n'est pas pour l'économie d'une misérable pincée de ces précieux ingrédients que l'on voudrait s'exposer à manquer un effet ou à faire trainer un siége en longueur !.....

***

Mais ce sont là des détails de mise-en-scène, des escarmouches d'avant-garde sans importance. La vraie partie ne s'engage que lorsque le flibustier, après avoir bien sondé le terrain et reconnu les points faibles de l'ennemi, démasque enfin ses grosses batteries et fait marcher son corps de bataille.

C'est alors que les phrases de roman s'avancent graves et tristes; que le soupir suit le soupir, comme la vague suit la vague; que les yeux pratiquent une gymnastique mytérieuse; que les prunelles, enfer ou paradis, s'allument de flammes sinistres ou brillent d'une clarté langoureuse; que la tête, fidèle à ses instructions, se penche mollement à droite ou à gauche, suivant le dégré de mélancolie indiqué par la situation. C'est alors aussi que les compliments entrent en ligne. D'abord fusées inoffensives, ils deviennent balles, puis obus, puis mitraille et boulets ramés.

Cela dure quelques jours, quelques semaines, quelques mois même.

Il semble que le Hasard— ce dieu qui voit plus clair qu'un vain peuple ne le pense— se plaise à mettre en face l'un de l'autre les féroces combattants.

Enfin, de timides, hésitantes, voilées qu'elles étaient, les déclarations d'amour du flibustier deviennent directes et brûlantes.

Dans une scène à la Ponson du Terrail, l'habile homme se déclare brisé par une lutte épouvantable contre un sentiment qu'il n'osait avouer,—sentiment implacable qui le conduira au tombeau, s'il n'est point partagé. Il dépose ses armes aux petits pieds de la triomphatrice, se soumettant d'avance à un verdict, qui sera pour lui la vie ou la mort.

En semblables circonstances, les jeunes filles ne sont point

barbares. C'est là leur moindre défaut. Aussi, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le flibustier ne reçoit pas son billet de passage pour la barque à Caron, mais bel et bien un aveu rougissant .....

Et le tour est fait.

Ce n'est pas plus malin que ça !

***

Si, au contraire, la fillette que poursuit le flibustier est rieuse, folâtre enjouée; si elle aime les rubans, la danse, le mot pour rire, le plaisir, enfin,—notre homme a bientôt fait de changer de physionomie et d'allures.

La pâleur marmoréenne qui rendait si intéressant sa poudreuse figure se teint de rose; les airs penchés font place à de coquins petits gestes; la chan-

sonnette frondeuse détrône la romance éplorée; la conversation ne cherche plus à s'égarer dans les sentes ombreuses de la rêverie: elle préfère le terre-à-terre du cancan et des petites médisances. La danse, la musique, tout se ressent de la volte-face, et le flibustier qui connaît son art n'est pas le moins du monde embrassé dans son nouveau rôle.

Si bien qu'on se dit; "Quel gai et charmant garçon !" comme on avait murmuré précédemment: "Voilà un jeune homme qui doit avoir beaucoup souffert !"

Et la pauvre enfant, objet de toutes ces démonstrations astucieuses, se laisse circonvenir de la meilleure grâce du monde et joue ainsi avec le feu dans la plus parfaite insouciance.

Mais une heure vient où un nuage de vague tristesse se répand sur son front et où son petit coeur se serre sous l'étreinte de la mélancolie.

Alors, adieu le rire aux francs éclats ! adieu les pensées limpides et roses ! adieu les joies naïves de la jeune fille que l'amour n'a pas encore effleurée de son aile ! adieu la paix et le bonheur !.....

Le flibustier est victorieux; le flibustier est aimé !.....

III

Balzac—dans son livre: **La Physiologie du Mariage—** a écrit de fort intéressantes et surtout fort ingénieuses choses sur l'amour dans l'état conjugal; il a photographié, pour ainsi dire, chaque sentiment, chaque pensée, chaque mobile des époux, et

il conclut par des statistique peu encourageantes pour ceu qui espèrent le bonheur dan l'hyménée; des centaines d philanthropes ont noirci des cen taines de pages pour trouver u remède à l'abaissement gradue et constant du niveau moral d la société; enfin tous les écri- vains de haut parage qui se sont occupés de physiologie sociale, ont recherché les causes primor- diales de la décadence des moeurs dont notre société con- temporaine offre le spectacle.

Ils ont bâti des thèses magni- fique, produit des arguments ir- résistibles et en sont venus à des conclusions encore plus irrésis- tibles.....

Le grand Balzac s'est four- voyé, et les autres aussi.

Si notre société est corrompue, sceptique, matérialiste; si le bonheur s'est fait mythe; si la philanthropie et l'amitié n'existent plus qu'au Monomotapa; si l'ivrognerie envahit la famille et engendre la désunion, la pauvreté, la haine; si les enfants, dédaignant les occupations de leurs pères, s'enfuient du toit paternel et filent vers l'étranger; si les esprits sont inquiets, agités, avides d'émotions et turbulents; si, enfin le monde est sourdement travaillé par des influences fatales— socialisme, haine du riche, soif de jouissances etc,—il faut en accuser.... les flibustiers de salons !

Je le prouve.

***

Je n'ai besoin, pour cela, que de faire un petit calcul à la

Balsac..... celui-ci, par exem-
ple:

Les hommes et les femmes étant crées à peu près en nombre égal—il s'en suit que, dans les vues de Dieu, chaque homme doit avoir sa femme, qui se rencontre fatalement sur son passage un jour ou l'autre.

Or, les flibustiers de salons, en accaparant chacun l'amour d'une cinquantaine de femmes dans le cours de leur vie lovelacienne, détruisent nécessairement l'équilibre. Les lésés, à leur tour, cherchent à se refaire aux dépens d'autrui et ne manquent pas de heurter là où ils dirigent leurs vues, des intérêts contraires, des sympathies et des sentiments légitimes. Il s'en suit une succession de chocs,

un culbutis de passions, un véritable ressac de petites ambitions désorientées et aigries.

Tout cela se mesure du regard, se défit, se combat se déchire— tant et si bien que l'on finit par se haïr cordialement et par voir dans chaque figure d'homme un ennemi.

J'ai lu que dans certains endroits des Alpes et des Pyrénées, il suffit de la plus insignifiante cause, du plus léger ébranlement de l'air, pour amener des avalanches effroyables: une petite pierre, partie du sommet et roulant sur le flanc de la montagne, précipitera dans les abîmes d'énormes masses de neige, qu'un miracle retenait aux aspérités.

Eh bien! dans notre société, cette cause infi me, ce caillou

qui ne vaut pas même un regard, c'est le flibustier. Il donne le branle aux diss ntions, il détruit l'équilibre entre les hommes et les femmes, allume le brandon de la haïne et excite à la vengeance.

Il y aurait ici à enrégistrer bien d'autres conséquences qui résultent de l'influence malsaine du flibustier dans la société; mais le cadre restreint dans lequel ma plume prend ses ébats ne me permet point d'exhumer ces horreurs-là.

Je ne puis cependant résister au désir de m'arrêter à l'une d'elles, tant à cause de son importance capitale, que parce qu'elle est une source de méprises pour un grand nombre de jeunes gens à marier.

Voici.

***

On se plaint généralement— avec raison— de la coquetterie de plus en plus astucieuse de nos jeune filles. Non contentes de faire ressortir les charmes que leur a donnés la nature, elles ont recours au postiche et il n'est pas d'artifice qu'elles n'emploient pour mettre en évidence le moindre de leurs attraits. Bon gré mal gré, elles veulent se dessiner en relief.

Peut-être bien est-ce pour ne pas faire mentir ce bon La Bruyère, qui a dit: "Une femme coquette se soucie peu d'être aimée; il lui suffit d'être trouvée aimable et de passer pour belle!"

Pourtant, je ne crois pas. Les dix-neuf vingtièmes des demoiselles dont je parle ne connaissent la bruyère que pour l'avoir

foulée de leurs bottines satinées, dans les excursions qu'elles ont faites à la campagne. Pour ce qui est du savant moraliste, c'est un vieux grognard démodé, que l'on ne tient pas à rencontrer en son chemin et que l'on évite le plus possible.

Il n'importe. Pour une cause ou pour une autre, les jeunes filles de nos jours sont coquettes et déploient une grandissime habileté dans la confection de ces bouquets d'adorateurs dont elles jonchent en badinant fort spirituellement, le chemin qui mène à leur coeur.

Avec des adversaires aussi madrés les pauvres diables d'amoureux qui ne sont pas initiés aux mille petits secrets de l'art de se faire aimer, sont sûrs de rester en route et de ne jamais

arriver à bon port— du moins tant que l'âge de mademoiselle ne l'avertira pas qu'il est temps de redouter le bonnet de Ste-Catherine.

En face d'une pareille conjoncture— cela se conçoit— il n'y a plus à **coquetter**, ni à tâtonner. La belle inhumaine qui, jusqu'à cette fatale échéance, n'a vu dans son persévérant et sincère adorateur qu'un ennuyeux bâton dans les roues de son char doré, met sur ses yeux les lunettes de la réflexion et daigne examiner **l'homme qui veut se marier avec elle.**

Elle recueillie péniblement les débris de son coeur, semés un peu partout, récompose tant bien que mal cet organe délabré, verse une larme de regret sur les plaisirs évanouis de sa jeunesse

et, enfin.... consent à échanger, contre l'ardent et profond sentiment du jeune homme, le peu d'amour flétri qui lui reste.

Et l'on se marie !

Oui, c'est ainsi que les choses se passent le plus souvent, et j'éprouve—il faut l'avouer— une certaine tristesse à constater ce machiavélisme féminin.

Maintenant, comme il n'y a pas d'effet sans cause, à qui fautil s'en prendre et jusqu'où fautil remonter pour trouver la raison de ce dévergondage ?

C'est madame Gottio— une femme entendue en pareille matière— qui va répondre. "Les femmes, dit-elle, doivent aux hommes leurs travers, leurs défauts et leur coquetterie même."

Vous avez parfaitement raison, madame Si certains hommes

ne méritaient pas le titre de **flibustiers de salons**, et si, pour exercer cet état, ils ne flattaient et ne gâtaient outre mesure les femmes; si, par leur inconstance et leur **papillonnage** systématiques ils ne leur enlevaient cette foi naïve en l'amour, qui protège le coeur contre les tentations du **flirtage**; si, pour tout dire, ils ne forçaient les jeunes filles à s'armer de toutes pièces pour être en mesure de repousser les traîtreuses attaques qu'ils dirigent sans cesse contre leur inexpérience et leur bonne foi,— eh bien ! la coquetterie féminine, au lieu d'être une plaie envahissante, ne serait plus qu'un mot bien innocent ?

Tant et si bien, qu'il faudrait retourner ces vers de Lamothe:

"C'est providence de l'amour

Que coquette trouve un volage."

Le jour où les jeunes fi
s'apercevront que le **nec plus**
**tra** n'est pas de savoir mettre
bouche en coeur pour chan
la romance; où elles reconn
tront que les hâbleries des bea
diseurs ne les conduisent à r
de bon; où elles constater
que leurs complaisances serv
de marchepied à la plus sotte
à la plus ridicule des vanités
ce jour-là les **flibustiers de**
**lons** verront pâlir leur étoile
iront s'éteindre dans l'insign
ance, d'où ils n'auraient jam
dû sortir.

**V.-E. DICK.**

lage."
filles
**plus ul-**
ettre la
chanter
econnaî-
s beaux
t à rien
tateront
servent
sotte et
nités,—
**de sa-**
étoile et
nsignifi-
jamais

K.

## TABLE DES MATIERES

---


Le Vol au Fantôme, Page
par V.-E. Dick 7

Une histoire de loup-garou,
par le même V. E. Dick 45

Légendes des Forges du
Saint-Maurice, par
Minié 69

Les flibustiers de salons,
par V.-E. Dick 107